

**La ronde de Genève**  
**Chapitre 6 : Mondaine et baroudeuse**  
Par Fabrice Hatem

C'est en animant un stage de tango débutant aux fêtes de Genève que Pedro fit la connaissance de Lisa. Une rencontre qui allait lui faire découvrir un monde de diplomates de hauts fonctionnaires bien différent de celui des danseurs latinos bohèmes et fauchés qu'ils avait fréquenté jusque-là. Et allait aussi lui faire ressentir que son malgré son statut nouvellement acquis d'organisateur de festivités tangueras, il n'était encore considéré que comme un personnage d'assez peu de poids dans ces milieux aisés et installés.

En ce beau mardi du mois d'août, la rade de de Genève était illuminée par un soleil resplendissant, qui l'inondait d'une chaude lumière dorée. Un ciel bleu presque sans nuage se reflétait dans les eaux limpides du lac, accueillantes aux baigneurs et aux plaisanciers. Depuis la rive ouest, on pouvait entrevoir un splendide panorama aux multiples plans étagés en profondeur : tout d'abord l'étendue bleu azur du Léman, sur lequel se balançait au vent le grand panache du jet d'eau. Ensuite sur la rive est, la promenade arborée du jardin anglais devant laquelle étaient amarrés quelques vieux navires à aube, prolongé par le quai Gustave Adolphe avec son port de plaisance, qui aboutissait aux hauteurs de la banlieue chic de Cologny. Au second plan, vers la droite, la butte de la vieille ville, signalée par la flèche de la cathédrale, se détachait bien visiblement devant la montagne du Salève, qui offrait aux genevois de si agréables randonnées dominicales. Au centre, on voyait s'ouvrir la saignée de la vallée du Giffre, au milieu de laquelle trônait le grand cône solitaire de la montagne du Môle. Sur la gauche, les contreforts massifs du Chablais surplombaient les petites villes d'Evian et de Thonon. Enfin, à l'arrière-plan de l'encoche formée par la vallée du Giffre entre le Môle et le Salève, on pouvait distinguer, couronnant un magnifique et chaotique amoncèlement de sommets alpins, le massif toujours enneigé du Mont-Blanc.

Mais Pedro était trop pressé, cet après-midi-là, pour se perdre dans la contemplation de ce paysage alors qu'il franchissait d'un pas rapide le pont du Mont-Blanc au milieu d'une foule très dense de badauds en goguette, pour rejoindre l'estrade où devait avoir lieu son stage d'initiation au tango. Car l'affluence était ce jour-là était particulièrement forte du fait des fêtes de Genève.

Organisées tous les ans au mois d'août, ces fêtes transforment les rives du lac – surtout sa rive ouest – en une vaste fête foraine. Dans les stands qui se succèdent le long du quai Gustave Adolphe, sont organisées toutes sortes d'activités, dont la diversité reflète le caractère cosmopolite de la ville : guinguettes offrant des spécialités latinos, suisses, allemandes ou africaines : orchestres et danseurs de rue ; animations foraines, de la grande roue au tir aux pigeons ; pistes de danse en plein air, où l'on pouvait pratiquer la techno, le rock, le meringue ou la salsa...

C'est sur l'une de ces pistes en plein air que Pedro devait donner son cours d'initiation. Installée en surplomb du quai, juste à l'aplomb du grand jet d'eau, elle offrait une superbe vue sur le lac, le parc de Mont-Repos et les collines du canton de Vaux qui s'élevaient progressivement jusqu'aux contreforts du Jura. Il y avait là plusieurs centaines de mètres carrés de parquet flottant impeccablement posé, offrant, malgré leur caractère provisoire, un espace très confortable pour la danse. Sur trois côtés de la piste, du côté du lac, on pouvait s'accouder le long des rambardes métalliques à quelque petites tables rondes pour poser son verre de mojito ou son assiette de saucisse en contemplant le panorama. Enfin, sur le dernier côté, dans la direction de la ville, se trouvait une grande tente accueillant les orchestres qui, tous les jours, animaient les après-midi et les soirées dansantes.

Un vingtaine de personnes étaient déjà présentes lorsque Pedro commença son stage. Il s'agissait surtout pour lui de donner aux participants l'envie de continuer à prendre des cours, payants cette fois, à l'issue de cet après-midi de découverte offert par la ville de Genève. Il ne fallait donc pas les rebuter par des complexités techniques excessives, mais au contraire les attirer et les rassurer par l'accès à des plaisirs simples : beaucoup d'écoute musicale et de marche, un petit adorno simple pour les femmes, et surtout une jolie démonstration en fin de cours. Cela suffisait habituellement pour inciter 6 ou 8 participants à franchir le pas et à demander quelques informations sur les cours réguliers donnés pendant l'année.

Parmi ceux qui firent la démarche cet après-midi-là, se trouvait Lisa. C'était une femme brune d'une quarantaine d'année, d'assez petite taille et très mince, dont les origines grecques transparaissaient dans son physique méditerranéen. Titulaire d'un doctorat en biochimie, elle travaillait depuis une dizaine d'années à l'OMS. Sa double casquette de haut fonctionnaire international et responsable de projets de terrain faisait d'elle la représentante d'une espèce assez rare chez le commun des mortels, mais fortement surreprésentée à Genève, qui alliait en un déroutant cocktail les caractéristiques de la baroudeuse à celle de la femme du monde.

Chargée de superviser des projets de lutte contre les maladies endémiques dans les pays pauvres (ce que dans le jargon onusien on appelait les PMA, les pays les moins avancés), son travail la conduisait en effet à effectuer de longues missions dans les endroits les plus reculés du monde, dans des conditions souvent inconfortables et parfois même dangereuses. Mais, une fois revenue à Genève, elle réintégrait son beau bureau de l'OMS et sa confortable villa de Coligny, décorée de tous les objets d'art, souvent magnifiques, qu'elle avait ramené de ses pérégrinations autour du monde. Car, en plus de son imposant salaire de fonctionnaire international, elle appartenait à l'une de ces riches familles de commerçants grecs qui avaient accumulé à travers des générations des fortunes dans l'armement maritime ou l'import-export.

Lisa possédait de ce fait une identité curieusement mixte : d'une côté, c'était une femme profondément dévouée, généreuse et courageuse, prête à prendre toutes sortes de risques pour aider des enfants pauvres d'Afrique subsaharienne ou d'Asie centrale à échapper à la malaria ou à la typhoïde. D'un autre côté, c'était une grande bourgeoise, dont le comportement social restait dicté par les valeurs et les habitudes de sa caste. Elle adorait par exemple les réunions mondaines, où, vêtue d'une robe à la dernière mode, elle frayait avec l'élite de la fonction publique internationale, de la recherche et de la banque genevoise.

Lisa ne vivait pas cela comme une contradiction. Au contraire cela la conduisait à imaginer des synthèses inventives, comme par exemple cette ligne de mode « féministe et ethnique » qu'elle avait contribué à lancer avec quelques autres femmes appartenant au même milieu qu'elle. Le principe consistait à faire fabriquer par des femmes de villages reculés des pays en développement, avec des textiles issus de l'artisanat et de la petite agriculture locale, des vêtements de luxe conçus par de jeunes créateurs de mode. Ces vêtements étaient ensuite écoulés, sur internet ou à l'occasion de ventes privées, auprès de la riche bourgeoisie européenne. Et le produit des ventes, après rétribution des artisans, était consacré au financement de projets de développement locaux. Un mélange typiquement genevois de dames patronnesses, d'entrepreneuses de développement féministes, d'aisance décomplexée et de commerce équitable...

Entre cette association d'aide au développement, ses activités à l'OMS, ses missions de terrain et sa vie mondaine. Lisa, certes, ne chôlait pas. Elle avait même toutes les raisons d'être satisfaite de son existence. Mais, après un rapide retour sur elle-même, elle avait cependant conclu qu'il manquait deux choses dans sa vie : une activité physique lui permettant d'entretenir son corps tout en fournissant un moyen de se relaxer à la fin de journées de travail intense ; et un compagnon qui pourrait combler le vide laissé depuis quelques années par son divorce.

Or, elle avait été dans sa jeunesse fortement attirée par la danse, toute particulièrement par le lindy hop qu'elle avait presque pratiqué à un niveau de compétition. Certes, il n'était pas question pour elle, à 40 ans passés, de rééditer les acrobaties de sa jeunesse lointaine. Le monde de la salsa, au public trop jeune pour qu'elle puisse espérer y trouver un compagnon face à la concurrence des jeunes et fraîches demoiselles, lui semblait également inapproprié à ses desseins. Par contre, le tango la rassurait : une danse physiquement accessible, élégante, pratiquée par les personnes d'âge mûr et souvent de bon niveau social. Voilà exactement ce qu'il lui fallait. De plus, elle se sentait attirée par le climat langoureux et nostalgique de la musique et des chansons.

De retour d'une mission en Afrique, au début du mois d'août, elle fit donc quelques recherches sur internet pour constater qu'un stage gratuit était proposé, à l'occasion des fêtes de Genève, à moins d'un kilomètre à vol d'oiseau de sa villa de Cognay. Elle y alla le jour venu, fut intéressée, demanda des renseignements à Pedro sur ses cours, s'y inscrivit, et commença à aller danser une ou deux fois par semaine tout en inaugurant une série de cours particuliers avec son professeur. Il n'y avait pas de raison de se priver : à 80 francs suisses de l'heure, c'est vraiment donné, et elle pourrait ainsi plus rapidement capter l'attention des danseurs les plus élégants.

Pour beaucoup d'afficionados, la découverte du tango constitue le point de départ d'une passion, je dirais même d'une addiction dévorante, qui marginalise progressivement les autres aspects de leur existence : beaucoup y trouvent la consolation d'un échec amoureux, le moyen d'affronter une période de vide affectif ou professionnel, ou tout simplement la compensation symbolique d'une vie ratée ; d'autres sont envoûtés par la langueur nostalgique de la musique ; d'autres trouvent enfin dans l'érotisme de la danse un moyen de contact aisé avec des personnes de sexe opposé que la vie leur avait jusque-là refusé. Bref, le tango apparaît à tous comme une réponse inespérée aux frustrations et aux attentes de leur existence. Et ils s'y accoutument de ce fait comme à une drogue leur procurant l'accès à un paradis artificiel, où la médiocrité et les échecs de leur vie réelle sont oubliés.

Mais Lisa n'appartenait à aucune des catégories précédentes. Sa vie professionnelle, qui la passionnait, l'avait amenée, de manière toute naturelle, de succès en succès. Elle menait une active vie mondaine. Si elle n'avait plus de compagnon en titre depuis son divorce, sa vie familiale avec ses trois enfants et sa nombreuse tribu méditerranéenne, lui donnait par contre toute satisfaction. Bref, elle ne vivait aucune de ces frustrations existentielles qui auraient pu provoquer une addiction au tango. Et, femme de tête et d'ordre, elle était beaucoup trop occupée par les autres aspects de son existence pour laisser la pratique de la danse déborder des quelques heures hebdomadaires qu'elle lui avait réservés.

Il faut dire que son travail lui fournissait d'amples sujets d'occupations, de préoccupations et de satisfactions propres à remplir largement son existence. Au cours des années précédentes, elle avait

par exemple dirigé en Afghanistan un vaste projet de l'OMS visant à l'éradication de maladies endémiques comme la poliomyélite et la tuberculose.

Dans ce pays, dont en arrivant elle redoutait la réputation de violence, elle était allée de bonne surprise en bonne surprise. Elle avait été éblouie par les magnifiques paysages de vallées arides serpentant aux pieds de montagnes qui semblaient s'élaner d'un bond vers l'infini du ciel. Elle s'était surprise à contempler avec ravissement, dans des oasis verdoyantes aux pieds des sommets et des neiges éternelles de l'Indu-Kouch, les magnifiques champs de pavots où des gros bulbes rouges et blancs se balançaient au bout de longues et puissantes tiges vertes... Elle regardait avec un plaisir toujours renouvelé les pyramides multicolores de fruits secs - raisins, amandes, noix, pistaches – qui trônaient dans tous les bazars du pays. Elle avait ramené à Genève plusieurs magnifiques tapis tissés à la main par les femmes ouzbèkes. Et puis, elle qui aimait tant les pierres précieuses, et avait été si heureuse de ramener de ce féérique pays de pleines poignées d'émeraudes au vert profond...

Elle avait aussi appris à apprécier les afghans. Elle avait été séduite par les nobles visages des paysans, avec leurs improbables yeux bleus, leur peau burinée protégée du soleil par un turban de coton enroulé autour du front, leurs longues barbes blanches les faisant ressembler à des personnages bibliques, leurs chemises de soie immaculées - les kurtas -, descendant jusqu'à mi-cuisse, leurs amples pantalons de coton appelés pajamas ou shalwars. Certains paysans, même parmi les plus pauvres, étaient tellement élégants dans cette tenue, assis à califourchon sur leur âne, qu'ils semblaient appartenir à d'antiques lignées aristocratiques. Et son cœur féminin avait connu d'inattendus soubresauts lorsqu'elle avait vu les plus jeunes d'entre eux, montés avec leur toque d'astrakan sur des petits chevaux aux galops extraordinairement vifs, jouer au bouzkachi : une sorte d'ancêtre nomade et sauvage du polo, où deux équipes de cavaliers se disputent, fouet en main, le cadavre d'une chèvre. Son instinct maternel n'avait pas non plus résisté à la vue des petits enfants souriants, aux joues d'un rose vif, lançant vers le ciel des cerfs-volants multicolores.

Et, puis, ces gens semblaient avoir le cœur sur la main. Elle avait été très émue par les traditions d'hospitalité des habitants du pays, qu'ils soient pachounes, tadjiks, hazaras ou ouzbeks, toujours prêts, à commencer par les plus pauvres, à inviter l'étranger de passage pour un tchaïkan (un cérémonial du thé) ou un déjeuner à base de kebaps et de nans (galettes de pain). Quant aux élites occidentalisées de Kaboul, comme elles étaient raffinées et évoluées !! On sentait chez les habitants de ce pays, depuis le paysan des montagnes les plus reculées jusqu'à l'intellectuel kabouli, l'empreinte d'une succession millénaire de civilisations.

Comme cet Afghanistan-là, celui des hommes nobles et hospitaliers, des paysages surgis du commencement du monde, était loin de l'image violente, fanatique et sanguinaire qu'en donnaient les médias internationaux !!!

Non que l'Afghanistan tant s'en faut ait été un paradis. Il y avait cette poussière, qui pendant les mois d'été, s'infiltrait partout, jusqu'au fond des poumons, provoquant chez le malheureux qui n'y avait pas pris suffisamment garde d'épouvantables quintes de toux. Il y avait, partout, ces mendiants, ces mutilés, ces camps de réfugiés, séquelles épouvantables d'une guerre qui durait depuis 30 ans. Il y avait ces attentats sanglants des talibans, qui obligeaient les fonctionnaires internationaux en poste

dans le pays à éviter les déplacements en dehors de la zone verte sécurisée de Kaboul. Il y avait tous ces enfants qui mourraient encore de la poliomyélite, du tétanos, de la dysenterie, de la tuberculose...

Et puis, et surtout, il y avait la corruption, qui avait tant choqué, tant blessé Lisa... Tout cette aide internationale censée aider les pauvres gens, et qui ne faisait qu'enrichir les privilégiés du régime... On ne s'étonnait même plus dans ce pays, de voir un policier racketter quelques civils à un barrage, ou une entreprise privée acheter, à coup de pots de vins bien distribués, la victoire à un avis d'appel d'offres international. On avait aussi plus ou moins admis qu'une partie de l'aide au développement dite « bilatérale » (c'est-à-dire financé par un seul pays) aboutisse un fine dans la poche d'un ministre ou d'un très haut fonctionnaire pour acheter sa bienveillance politique. Non, le plus navrant, c'est que les organisations internationales les plus prestigieuses participaient elles aussi, par une forme de négligence ou de laissez-aller, à ce système de corruption généralisé.

Il est vrai que cette participation se faisait sous des formes plus subtiles et plus détournées que les opérations de corruption classiques : bien souvent, il s'agissait plutôt d'une utilisation extrêmement inefficace des fonds par rapport à leurs objectifs affichés.

Voici par exemple l'une de ces demi-malversations dont Lisa avait été témoin. Il va de soi que l'éducation était considérée comme une priorité pour le développement du pays, notamment pour les petites filles qui pour des raisons religieuses et culturelles, étaient souvent privées d'école par leurs parents eux-mêmes. Après la défaite des talibans en 2001, des organisations internationales avait donc conçu des programmes de scolarisation pilotes tous particulièrement destinées aux petites filles des zones rurales pauvres.

Cependant, la défaite des talibans n'était pas totale, et une guérilla se développa rapidement, au cours des années suivantes, contre le gouvernement pro-occidental de Mohamed Karzaï. Bien entendu, cette guérilla prit entre autres pour cible les programmes de développement financés par l'étranger, considérés comme le « cheval de Troie » d'une occidentalisation du pays que justement les talibans combattaient à toute force. Et, parmi ces projets honnis, la scolarisation des filles figurait bien entendu en bonne place... Les animateurs du projet furent donc intimidés, puis des attentats eurent lieu contre les écoles et leurs élèves, montrant par cette politique de terreur que les conditions de sécurité n'étaient en fait pas réunies pour la poursuite du programme.

Dans les premier temps, ses animateurs crurent trouver une solution, qu'ils espéraient provisoire, en concentrant leurs opérations dans les zones considérées comme « sûres » de l'agglomération de Kaboul, ainsi que du centre et du nord-est du pays. Mais il apparut bien vite que, même dans ce périmètre réduit, la menace terroriste restait présente.

Un dilemme se posa bientôt aux animateurs du programme – dilemme qui malheureusement se posait alors exactement dans les mêmes termes pour tant d'autres projets de développement financés en Afghanistan par l'aide multilatérale. Devait-on arrêter le projet, en expliquant que les conditions de sécurité n'étaient pas réunies du fait de l'omniprésence dans le sud et le nord-ouest du pays de la guérilla afghane ? Cela aurait présenté l'avantage de l'honnêteté.

Mais cette annonce était également difficile à faire, pour deux raisons. D'une part, parce qu'elle aurait consisté à reconnaître publiquement l'échec de la politique de pacification menée par les forces occidentales. D'autre part, et de manière encore moins avouable, parce qu'elle aurait signifié l'arrêt d'un programme auquel étaient intéressés des dizaines de consultants internationaux et des centaines de salariés locaux, sans compter bien sûr tous les bénéficiaires de pots-de-vin aux différents échelons de l'administration afghane. Il fut donc décidé de maquiller l'arrêt de facto du programme en une simple réduction de son aire de couverture. En gros, on le limita à quelques quartiers sécurisés de Kaboul et à quelques villages-prétextes des régions les plus sûres tout en prétendant simplement se désengager des zones contrôlées par les talibans.

Bref, le programme ne profitait plus qu'aux fillettes de la bourgeoisie occidentalisée de la capitale - celles qui bien entendu en avaient le moins besoin -, plus quelques villages ouzbeks du nord-est où l'on emmenait les journalistes pour faire reportages et photos, de manière à édifier le lecteur occidental sur l'efficacité des programmes multilatéraux et susciter de nouveaux dons. Quant aux économies réalisées du fait de l'arrêt de fait du projet dans les centaines de villages du pays où il avait été initialement prévu, elles permirent d'être moins regardant sur le train de vie des consultants internationaux dans la zone verte de Kaboul. Une partie se retrouva également, à divers titres plus ou moins fantaisistes, dans la poche de hauts responsables de l'éducation nationale afghane, après avoir transité de manière plus ou moins claire dans les lignes budgétaires des ministères de la capitale. Et les comptables officiels du programme acceptèrent de valider les appellations plus ou moins fantaisistes couvrant ces transferts peu ou pas justifiés.

Le pire, c'est que les responsables du programme eux-mêmes, pris dans l'atmosphère de laisser-aller et de demi-mensonge qui régnait autour d'eux, finirent par accepter cette dérive progressive. Ces gens, quoique fondamentalement honnêtes et animés au départ des meilleures intentions du monde, avaient en effet été dépassés par l'enchaînement des faits. Ils avaient d'abord de plus en plus réduit le champ de l'opération pour des raisons parfaitement légitimes de sécurité. Une fois que son échec était devenu évident aux yeux des initiés, ils avaient cependant continué leur activités dans quelques zones prétextes, à la demande du gouvernement afghan, afin de ne pas avoir avouer que de très larges zones du territoire échappait à son contrôle et à celui de la coalition internationale. Pour éviter de trop fortes réductions budgétaires d'une année à l'autre du fait de la non-réalisation du programme, ils avaient laissé filer toutes sortes de dépenses somptuaires de manière à pouvoir épuiser leur budget – sans oublier, bien sûr, les sommes tombant in fine, par toutes sortes de voies détournées, dans la poche des officiels afghans...

C'est ainsi qu'une opération humanitaire internationale aux objectifs très nobles s'était peu à peu transformée en inutile gabegie donnant lieu au versement de toutes sortes de prébendes sur fonds public. Et Lisa observa avec beaucoup de tristesse comment des collègues qu'elle connaissait bien pouvaient, en peu de temps, se transformer sous la pression des événements et de leur environnement en complices de fait de ce gaspillage.

- *Mais pourquoi n'avez-vous pas demandé tout simplement à stopper l'opération ?*
- *Il y a eu des pressions directes du département d'Etat et de plusieurs ambassadeurs européens...*

- *Mais vous auriez pu rendre un peu d'argent ?*
- *On nous a demandé d'aider d'autres programmes avec notre surplus, comme Afhaneco.*
- *Afghaneco ?? Mais il n'a pas très bonne réputation, ce programme !!!*
- *Oh, tu sais, nous on ne décide pas des dépenses, on leur transfère seulement des lignes budgétaires.*
- *Mais vous n'avez pas pris de l'argent pour vous, tout de même ?*
- *Bien sûr que non. Mais à la fin, il fallait dépenser le surplus avant le 31 décembre, alors on a tous participé à une grosse mission d'étude à Samarkand. C'est très beau, Samarkand en hiver, tu sais...*

Lisa était atterrée, vraiment peinée de voir des collègues, connus pour leur honnêteté et leur dévouement, se laisser peu à peu ainsi ronger et corrompre par le climat délétère du pays. Et puis, c'est vrai que l'Afghanistan était un endroit dangereux. Peu à peu, les talibans relevaient la tête, multipliant les attentats, dont le personnel international présent à Kaboul constituait une cible privilégiée. En dehors de quelques provinces du nord-est moins exposées aux attaques terroristes, il devenait de plus en plus risqué de s'aventurer en dehors de la « zone verte », le quartier sécurisé de Kaboul. Et encore, même là, les attaques mortelles - assassinats, attentats-suicides ou prises d'otages - devenaient plus fréquents, créant dans la communauté internationale de la ville un climat de psychose rythmé par les explosions, les rafales d'armes automatiques, les sirènes d'ambulance, les hurlements des blessés, les traces de sang sur les lieux de l'attentat de la veille, et les pleurs des familles en deuil.

Peur et oppression psychologique. Dégoût de voir ses collègues démoralisés accepter de fermer les yeux sur un système corrompu. Sentiment de ne plus pouvoir remplir correctement sa mission - l'horizon de son propre projet étant comme les autres, désormais limité aux environs immédiats de la capitale : tout cela conduisit bientôt Lisa à demander son rapatriement pour raisons de santé. Il ne s'agissait d'ailleurs là que d'un demi-prétexte, car, déprimée, épuisée, elle avait de plus constaté depuis quelques temps l'apparition d'un inquiétant nodule à la base de son sein droit. Et si elle devait être opérée, elle préférerait que ce fut en Suisse...

Deux mois plus tard, elle sortait de l'hôpital universitaire de Genève après une opération bénigne : l'ablation d'un simple kyste graisseux. Elle avait aussi obtenu un nouveau poste, passionnant, à l'OMS. Il s'agissait, cette fois, de coordonner des programmes de recherche, lancés par plusieurs firmes pharmaceutiques comme Pfizer, Merck ou Sanofi, destinés à la mise au point de nouvelles formes de vaccins, moins coûteux et plus simples d'utilisation, contre des maladies endémiques présentes en Afrique sub-saharienne : paludisme, bilharziose... Les médicaments existants présentaient en effet deux inconvénients qui rendaient leur utilisation difficile par les populations les plus pauvres : d'une part, ils étaient trop chers pour celles-ci ; et d'autre part, ils étaient soumis à des posologies parfois complexes que ces populations avaient beaucoup de mal à respecter, soit par ignorance et laisser-aller, soit tout simplement parce que les médicaments n'arrivaient qu'irrégulièrement dans leur villages perdus. Il était donc de première importance de mettre à leur disposition une pharmacopée d'utilisation plus simple, à coût moins élevé.



Ce n'est pas l'appât du gain qui constituait la principale motivation des laboratoires pharmaceutiques pour lancer ces programmes. Certes, les marchés concernés étaient immenses, de l'ordre d'un milliard de personnes. Mais leur solvabilité restait néanmoins limitée et incertaine, puisqu'il s'agissait, par définition, des populations les plus déshéritées de la planète.

En fait ces programmes étaient surtout motivés par des raisons de politique d'image et accessoirement d'humanisme. Pour rester rentables et dégager les moyens de financement nécessaires à leurs très coûteuses activités de R&D, les laboratoires pharmaceutiques devaient en effet amortir sur les médicaments mis sur le marché le coût des recherches qui avaient permis leur mise au point, augmenté de celui des programmes infructueux n'ayant conduit à l'obtention d'aucune molécule commercialisable. Il en résultait un écart très important entre le coût de fabrication directe du médicament - parfois assez faible dès qu'il commençait à être produit en quantité industrielle - et son prix de vente. Si cet écart paraissait parfaitement légitimé, aux yeux des dirigeants des laboratoires, par la nécessité de dégager d'importantes marges destinées au financement de la recherche, il n'en n'était pas de même pour les activistes de gauche et autres alternatifs tiers-mondistes. Ceux-ci, n'ayant visiblement pas bien compris le « modèle d'affaires » de l'industrie pharmaceutique, accusait celle-ci de réaliser des produits éhontés sur le dos des malades et de priver les populations pauvres d'accès aux soins par la pratique de prix prohibitifs sur les médicaments.

Face à ces critiques, les laboratoires avaient décidé de réagir en lançant des programmes de recherche spécifiquement destinés aux besoins des populations pauvres : il s'agissait de mettre au point des médicaments robustes, de posologie facile, avec également - mais cela n'était pas dit explicitement - un potentiel thérapeutique légèrement moins performant des risques d'effets secondaires un peu supérieurs à ceux des médicaments standards. Moyennant quoi, il leur serait possible, à la fois de désamorcer les critiques des activistes de gauche sur leur prétendue vénalité, de répondre aux besoins de marchés spécifiques, et de se mettre davantage en conformité avec une éthique exigeant que toutes les populations de la planète, y compris les plus pauvres, puissent avoir accès à des soins médicaux.

Plusieurs de ces grandes firmes, comme Merckx ou Sanofi, avaient donc mis en place des structures satellites, fonctionnant sur le modèle de la fondation caritative. Celles-ci étaient financées, plus ou moins à fonds perdus, par la société-mère (ce permettait accessoirement à celles-ci de bénéficier de quelques réductions d'impôts), ainsi que par quelques rares dons extérieurs. Elles rassemblaient en leur sein des équipes formées des meilleurs chercheurs en pathologies tropicales - biologistes, chimistes, médecins, et même sociologues - avec pour mission de découvrir des thérapeutiques robustes, peu coûteuses et simples d'utilisation. Un travail qui, au-delà de la seule recherche fondamentale, impliquait également une connaissance précise du terrain humain au sein duquel ces médicaments seraient utilisés : cultures, modes de vie, niveaux d'éducation et de ressources.

Parmi les multiples chausse-trappes de cette approche pragmatique, la plus risquée était sans doute d'être accusé de vouloir mettre en place une « médecine à deux vitesses » ne garantissant pas aux pauvres du sud la même qualité d'accès aux soins qu'aux populations riches du nord. C'est pourquoi, afin de couper court à ces accusations, d'apporter une légitimité accrue à leur démarche, et aussi pour

éviter les redondances entre les programmes, l'OMS avait été sollicité pour participer à la coordination de leurs travaux et à leur suivi scientifique et juridique.

Les procès d'intention des milieux alternatifs n'étaient d'ailleurs pas tout à fait sans fondements, puisqu'elle touchait au cœur même d'un projet visant à adapter les processus thérapeutiques aux possibilités concrètes d'accès aux soins des populations concernées. Mieux valait en effet, pour juguler une endémie majeure, un médicament un peu moins efficace, aux effets secondaires un peu moins contrôlés mais pouvant être massivement utilisé par les populations déshéritées du fait de son faible coût et leur sa simplicité d'utilisation, qu'un médicament de pointe, extrêmement efficace et sans effets secondaires, mais à la posologie si complexe qu'elle désorienterait ses utilisateurs locaux et dont les coûts prohibitifs empêcheraient une diffusion massive. Mais les gauchistes tiers-mondistes et les militant anti-labos pharmaceutiques ne l'entendaient pas de cette oreille et était prêts à se saisir du moindre incident et à le monter en épingle pour dénoncer l'appétit supposé de profit des grands labos et leur approche supposément raciste de la médecine conduisant à développer une « sous-médecine de nègres » pour les populations pauvres.

Parmi les mauvaises causes dont pouvaient s'emparer ces militants dévoyés par leur dogmatisme, figuraient les accidents susceptibles d'intervenir à l'occasion des protocoles de tests opérés sur les nouvelles molécules pour évaluer leur efficacité et leurs éventuels effets secondaires. Que deux ou trois gamins d'un village malien, retenus pour participer à un de ces tests en phase terminale de développement, tombent malades à cette occasion, et les labos étaient certains de voir se déclencher contre eux une violente campagne d'opinion conduisant à un résultat contraire à l'effet d'image recherché, ainsi qu'à l'intérêt des populations concernées elles-mêmes. La meilleure parade consistait donc à s'assurer du soutien et de la coopération des institutions les plus reconnues au niveau mondial pour le caractère désintéressé de leur action. Les labos avaient donc demandé à l'OMS de mettre en place un comité de pilotage scientifique destiné à coordonner leurs travaux et tout particulièrement à chapeauter la phase des tests finals, si délicates à la fois sur la plan technique et sur le plan politique.

Et Lisa, compte tenu de ses brillants états de service - dont le relatif succès de sa récente mission en Afghanistan n'était pas des moindres - avait été choisie pour assurer le secrétariat général de ce comité, c'est-à-dire pour coordonner techniquement l'opération sous le contrôle direct du directeur général de l'OMS.

Outre la fierté de se voir une nouvelle fois confier une mission importante, Lisa était également heureuse de ce nouveau poste pour deux raisons annexes ; d'une part parce qu'il lui permettrait de retourner en Afrique, continent pour lequel elle éprouvait une véritable passion ; et, d'autre part parce que, contrairement à son poste précédent, cette mission n'exigeait pas d'être en poste permanent à l'étranger. Certes, elle effectuerait de très nombreuses missions en Afrique, mais son poste serait tout de même basé à Genève. Or, ayant maintenant atteint presque 45 ans, un peu lassée, du fait notamment de sa récente expérience afghane, de ses activités aventureuses dans des pays difficiles, et un peu ébranlée par de récentes alertes, heureusement sans fondements, sur sa propre santé, elle aspirait désormais à davantage de tranquillité. Et la perspective de pouvoir contempler tous les soirs, 8 ou 9 mois par ans, les eaux tranquilles du lac Léman depuis la terrasse de sa villa de Coligny, en recevant régulièrement ses enfants et ses amis à dîner, et en allant de temps à autres danser le tango,

sans risquer d'être victime d'un attentat suicide ou d'une épidémie d'Ebola, lui semblait donc tout à fait attrayante.

Elle se retrouva donc, deux mois plus tard, au Mali pour préparer avec les chercheurs des labos un premier protocole de tests auprès des populations rurales de la boucle du Niger. A l'époque, le Mali traversait une période de calme relatif. Délivré depuis une quinzaine d'années de la dictature de Moussa Traoré, pas encore contaminé comme il le serait 15 plus tard par la fièvre djihadiste, le Mali semblait alors enfin engagé, malgré son extrême pauvreté, dans un processus de développement encore bien timide, mais qui n'était pas dénué de promesses.

Et puis, justement parce qu'il était très pauvre - c'est-à-dire resté quelque peu l'écart du processus de destruction écologique et humain trop souvent associé à ce que nous appelons le « développement », ce pays conservait encore un peu de la magie du continent africain, déjà en voie avancée de destruction chez certains de ses voisins. Comme il y avait peu de tourisme, les populations restaient encore profondément accueillantes et curieuses vis-à-vis des étrangers. Les forêts tropicales du sud n'avaient pas encore été ravagées par l'exploitation intensive des sociétés forestières. La population rurale, malgré l'existence de quelques grandes exploitations cotonnières héritées de la colonisation française, vivait encore largement, en auto-subsistance, du produit de ses cultures vivrières. La capitale, Bamako, n'avait pas encore été transformée, comme tant d'autres capitales africaines, en une mégalopole inhumaine par l'afflux massif de populations déracinées et conservait un caractère tranquille et bon enfant. Les cultures populaires locales –par exemple celles des Touaregs du nord saharien ou des Dogons du plateau de Bandiagara– restaient vivantes et artistiquement fécondes. Le pays, qui n'avait pas encore été transformé en terrain d'affrontement militaire entre fanatiques islamistes et néo-colonialistes occidentaux, était sur et tranquille, et l'on pouvait circuler librement, de Bamako à Tombouctou et de Kayes à Sikasso, sans crainte de sauter sur une mine ou d'être pris en otage par des touaregs islamistes. Le ruban de savane qui s'étendait au milieu du pays n'avait pas encore été ruiné pas la sécheresse et saccagé par la déforestation opérée par les populations locales et les vendeurs de bois de chauffe alimentant les fours de cuisson domestiques. Bref, à cette époque, malgré sa terrible pauvreté, le Mali avait encore quelque chose de pacifique et d'accueillant.

La mission qui avait été confiée à Lisa lui permettait de redécouvrir dans ces conditions particulièrement gratifiante ce continent qui l'avait tant fasciné au début de sa carrière internationale. Et cela dans les conditions les plus agréables. Elle était en effet chargée par l'OMS, dans le cadre d'un premier travail exploratoire, de réaliser une mise à jour générale des informations disponibles sur les zones d'extension des grandes pandémies et leur incidence sur les populations, et accessoirement de sélectionner avec les autorités sanitaires locales quelques villages où pourraient être testés certaines des molécules développées par les chercheurs. Elle devait effectuer ce travail en compagnie d'un chercheur en biologie tropicale et d'un jeune haut fonctionnaire malien en charge de problèmes de santé publique.

Concrètement, cela signifiait qu'était mis à leur disposition un 4/4, un chauffeur et une carte du pays pour qu'ils explorent à leur guise tous les recoins du Mali et aillent interroger les autorités sanitaires et les populations locales pour obtenir une idée d'ensemble aussi fidèle que possible des fléaux qu'ils essayaient de combattre : paludisme, filariose, bilharziose... Ils avaient plus d'un mois devant eux pour

effectuer cette mission au goût de safari et d'aventure qui faisait souffler pour Lisa un agréable vent de liberté après 2 années de réclusion anxieuse dans la « zone verte » hyper-sécurisée de Kaboul.

Comme elles étaient mélangées, contradictoires, toutes ces impressions violentes qui assaillirent Lisa au fil de son périple, bousculant en elle toutes les notions préconçues de la liberté et de l'oppression, de l'élégance de et la saleté, du bien et du mal, de la justice et de l'injustice, des relations entre les sexes et les races, du développement et du colonialisme, de la force et de la fragilité de la nature, de la justice et d'injustice !! Par où commencer pour décrire cet ébranlement général de toutes ses convictions qui saisit l'homme blanc, européen, se croyant progressiste, lorsqu'il est immergé sans précautions dans ce vieux continent africain des origines du monde ? Mieux vaut présenter tout cela dans le désordre et le chaos des impressions et des souvenirs, plutôt que prétendre en tirer une synthèse structurée, et donc appauvrie et biaisée par rapport au surgissement spontané des impressions premières.

Plus que les paysages ou les faits sociaux, l'élément qui bouleversa le plus profondément Lisa fut d'ordre moral : en Afrique, les notions de bien et de mal, de bonté et de méchanceté, sont présentes de manière infiniment plus tangible qu'en Europe. Les habitants de ce dernier continent sont en effet habitués à vivre dans un carcan de règles légales extrêmement strictes et prégnantes, qui les dispensent d'une certaine manière d'avoir à prendre des décisions d'ordre moral, relevant de leur libre arbitre, dans leurs rapports avec autrui. Le vol, l'insulte, la violence, sont ainsi durement et efficacement sanctionnés par la loi. A l'inverse, un réseau extrêmement dense d'aides sociales de tous ordres vient en aide aux personnes en difficulté, affaiblissant l'impératif moral de solidarité individuel. Dans ces conditions, l'homme européen devient un être moralement neutre : ses tendances malfaisantes envers autrui sont réprimées, non par son propre libre arbitre, mais par la peur de la loi. Symétriquement il n'a pas besoin d'être particulièrement généreux, puisque l'Etat exerce ce rôle à sa place. L'excès de méchanceté et de bonté sont ainsi également rendus impossibles ou inutiles par l'existence d'un Etat fort, interventionniste, et supposément efficace.

Dans les pays africains, au contraire, la défaillance de l'Etat laisse chacun face à sa conscience. Un homme puissant, jouissant de bonnes protections, pourra aisément voler ou frapper un plus faible que lui sans risquer d'être puni. A l'inverse, chacun sera confronté en permanence à la question lancinante de l'aide à son prochain dans le besoin, les mécanismes d'aides publiques étant en Afrique bien trop fragiles pour permettre de combattre une misère omniprésente.

La conséquence, c'est qu'alors qu'en Europe, les comportements envers autrui sont étroitement cantonnés dans le registre médian d'un égoïsme respectueux de la loi, le registre des attitudes possibles est beaucoup plus large en Afrique. Les abus les plus monstrueux y voisinent en effet avec les dévouements les plus sublimes, pour recouvrir tout l'éventail du bien et du mal. C'est pourquoi ce continent est particulièrement fécond en monstres sanguinaires et en esclavagistes sans scrupules, mais également en saints et en martyrs admirables.

Voici quelques exemples du mal absolu dont Lisa fut témoin lors de son périple. Alors qu'elle s'était arrêtée à l'une des stations routière où les voyageurs se restaurent et se reposent quelques instants avant de poursuivre leur route, elle s'y était attablée pour déguster un plat de riz à la viande. Elle remarqua qu'autour d'elle, de petits enfants très maigres s'approchaient timidement, munis de boîtes

en métal ou de plastique, pour recueillir les restes des repas dans les assiettes des voyageurs. Le fils du propriétaire du boui-boui, beaucoup plus grand et beaucoup plus gras qu'eux, s'approcha alors, pour les chasser, à coups de taloches et de martinet en les insultants, eux et leurs misérables parents. Ils s'enfuirent alors quelques mètres plus loin, sans rien répondre même chercher à se défendre. Puis, lorsque leur agresseur fut parti, ils se rapprochèrent à nouveau, timidement, de la table, pour recommencer à vider les assiettes.

Un peu plus loin, du côté de Bandiagara ou de Mopti, des villageois expliquèrent à Lisa que le préfet de l'endroit s'était approprié les sommes destinées à la construction de l'école du village – comme de tous ceux aux alentours - pour installer une belle piscine dans sa résidence de fonction. Était-ce la vérité ? En tous cas, cela lui fut plusieurs fois répété....

Quant aux policiers en uniforme officiant dans les nombreux barrages routiers postés le long des routes de la boucle du Niger, ils étaient visiblement plus préoccupés à insulter et à maltraiter leurs concitoyens, et vraisemblablement à les racketter, qu'à les protéger et les rassurer...

Mais Lisa fut aussi témoin de comportements admirables. Comme ces villageois du nord qui décidèrent de construire de leurs propres mains l'école dont les avait privés l'indigne malhonnêteté du préfet ; comme ce père blanc des missions étrangères, qui depuis 20 consacrait sa vie à aider un petit village perdu dans la savane, entre Ségou et Mopti, et était si fier de montrer les panneaux photovoltaïques qu'il venait d'inciter les paysans à installer, leur permettant ainsi – progrès immense pour eux – d'accéder à l'électricité...

Autre paradoxe violent éprouvé par Lisa : le contraste entre la beauté indicible de la nature et sa fragilité face aux violences du climat ou aux agressions de l'homme. Qui dira la splendeur de ce baobab gigantesque, dressé comme un géant majestueux et solitaire au milieu de la savane aride ? De cette plaine constellée d'une délicate dentelle d'arbres en fleurs, entre Mopti et la falaise de Bandiagara ? De ces villages troglodytes dogons, creusés dans la muraille de cette même falaise, et protégés de la pluie et du soleil par son immense surplomb granitique ? De cette gazelle nerveuse lancée en pleine course au milieu de la brousse ? Et de ces vastes étendues lacustres, transformées par les reflets du soleil en un grand lac d'argent, là où le Niger forme, à la limite du désert, son delta intérieur avant de rebrousser chemin vers le golfe de Guinée... Et toutes ces espèces sauvages, oiseaux, poissons, qui trouvent là un habitat propice...

Mais, aussi, quelle désolante fragilité de cette nature des premiers âges face aux assauts conjugués de l'homme et du climat !!! Ce magnifique delta intérieur, paradis des oiseaux et poissons sauvages, menacé d'assèchement du fait de la faible pluviométrie et d'excessifs prélèvements d'eau en amont pour l'irrigation !! Ces bucherons venus avec leurs énormes camions de Bamako pour opérer une déforestation sauvage destinée à alimenter les fours à bois utilisées pour la cuisine, et, qui devant la disparition de la couverture arborée de la savane, s'attaquent à des arbrisseaux de plus en plus jeunes, accélérant ainsi de manière tragique le processus de désertification...

Un autre paradoxe résidait dans la coexistence permanente entre l'atmosphère de misère et de laisser-aller qui frappent d'emblée le visiteur occidental et les signes d'extrême raffinement culturel qui, dans un second temps, se manifestent également. Raffinement architectural des mosquées en terre sèche

de Mopti, si aériennes et si fragiles, qu'il faut les reconstruire à chaque génération. Raffinement des élégants greniers à mil et des masques rituels des villages dogons. Raffinement des femmes de Bamako, circulant, on ne sait par quel miracle, avec leurs boubous multicolores et immaculés, au milieu des flaques de boue, des tas d'immondice et des groupes de lépreux que l'on voit errer dans les rues de la ville. Beauté de la poésie chantée par les griots... Mais aussi laisser-aller des infrastructures laissées à l'abandon, des ordures pourrissant pendant des jours sous un soleil de plomb, de la voirie défoncée...

Il y avait aussi cette extraordinaire impression de liberté que ressentait Lisa, dont le corollaire caché était peut-être la lourde misère qui pesait comme un carcan sur une grande partie de la population. Tous les matins, elle se réveillait dans la confortable « concession », - cet ensemble de bungalows éparpillés autour d'un patio ou d'un jardin central, soigneusement isolé de l'extérieur par un muret, et faisant office d'hôtel de brousse - où elle avait passé la nuit. Elle se rappelait alors avec plaisir les découvertes de la veille et savourait par avance les promesses offertes par le programme du jour : un village isolé au milieu d'une lagune, une exploitation de coton installée dans une zone irriguée en bordure du fleuve, un dispensaire animé par des religieux au fin fond de la savane, un petit hôpital entièrement alimenté par des panneaux solaires.

Il lui semblait que l'Aventure, plaisante ou tragique, était partout à portée de main. Lisa était en effet sans cesse confrontée à des situations qui en Europe auraient semblé totalement anormales, par leurs mauvais comme par leurs bons côtés : violence dans les rapports humains, insupportable injustice du fort au faible, corruption et incurie indignement affichées, tensions tribales entre peuls, touaregs et bambaras... Mais il y avait ces voyages vers des destinations du bout du monde, perdues au bout de pistes empruntées à l'aide de taxis de brousse dégingués ; ces nuits féériques dans des cases où l'absence d'électricité permettait de contempler une sublime voie lactée ; ces repas aux mets étranges et parfumés, comme ces filets de capitaine dégustés devant le splendide panorama du delta intérieur ou ce cuissot de gazelle savouré quelque part dans la savane entre Mopti et Sikasso ; ce sentiment constant de proximité vis-à-vis d'une magie mystérieuse, comme ces masques sacrés entrevus dans un temple dogon fait de terre sèche et bois, quelque part sur la falaise de Bandiagara, ou ces étranges rites de possession pratiqués en sa présence dans un village du sud, en bordure de la forêt tropicale, près d'Ouelessebouyou ...

Quel sentiment de liberté – peut-être obscurément malsain – donnait à Lisa la possibilité d'aller où elle voulait quand elle voulait, faisant parfois en détour de plusieurs centaines de kilomètres sur un simple ordre adressé à son chauffeur... Et aussi quel sentiment d'accomplissement lui donnait le fait d'être considérée partout où elle passait, elle simple consultante senior de l'OMS, comme une femme puissante et importante, susceptible de faire parvenir au monde des riches des messages d'appels à l'aide, sources possibles d'ultérieurs bienfaits... Comme par exemple lorsqu'arrivant dans un village situé au sud du pays, elle fut accueillie en grande pompe par toutes les autorités locales, pour lesquels sa venue constituait visiblement un événement important, et qui lui remirent un état détaillé, visiblement rédigé avec un soin méticuleux, de tous les besoins en médicaments et en infrastructures sanitaires... Des besoins qu'elle n'était nullement chargée d'évaluer ni a fortiori de satisfaire, sa mission du jour consistant simplement à identifier quelques villages au sein desquels des pré-tests pour un vaccin contre le paludisme pourraient être mis en place. Et c'est avec une terrible mauvaise conscience qu'elle prit ces documents tendus avec espoir, si précieux pour les habitants, sachant qu'il n'était pas

en son pouvoir de satisfaire leurs urgents besoins de court terme, et que le bénéfice indirect de sa mission, s'il existait un jour, ne se concrétiserait au mieux, et de manière très indirecte, que dans 5 ou 10 ans. Il lui était extrêmement pénible de voir tendus vers elles tous ces humbles regards d'espoir, et d'être quasiment forcée par la situation à faire semblant d'être en mesure d'y répondre rapidement, alors qu'elle savait pertinemment qu'il n'en était rien. Et quelle honte intérieure elle ressentit lorsqu'en prenant pour son plaisir personnel une photo du village et de ses habitants, elle laissa s'échapper de sa main, emportés par une bourrasque de vent, les documents si précieux pour les villageois, qu'ils coururent ramasser aux quatre coins de la place...

Lisa était d'ailleurs atterrée du mauvais état sanitaire du pays. Et pas seulement celui que révélaient les froides statistiques qu'elle recueillait au cours de son périple, et qui montraient un taux de prévalence particulièrement élevé de toutes sortes de maladies infectieuses et endémiques. Elle était aussi attristée par la mauvaise santé visible des populations qu'elle rencontrait. Comme ces groupes de mendiants lépreux ou aveugles – ceux-là sans doute atteints de la bilharziose – que l'on croisait dans les rues de Bamako ou de Sikasso ; comme cette mère portant son petit bébé malade, rencontrée sur une digue du delta du Niger, et qui l'avait suppliée de lui donner « des pilules » pour soigner son enfant, visiblement atteint d'une forme maligne de paludisme qui aurait nécessité une hospitalisation immédiate dans une unité de soins intensif inexistante dans le pays ; comme ces enfants aux ventres ballonnés de malnutrition, ces beaux jeunes gens handicapés par une jambe ou un bras complètement desséchés et presque paralysés ; ou comme ces hôpitaux ou dispensaire de brousse terriblement démunis, dont une partie des installations avait été cannibalisées pour servir de réserves de pièces de rechange à celles maintenues tant bien que mal en fonctionnement ; ou comme ces villageois ne pouvant boire l'eau contaminée de leur puits et obligés, pour éviter de contracter toutes sortes de parasitoses, de boire exclusivement de la bière de mil...

Bref, la sensation exaltante de liberté et d'aventure qu'éprouvait Lisa s'accompagnait d'un sentiment d'affliction et de révolte devant les épouvantables conditions de vie d'une partie de la population, qui les enfermaient dans la prison de la misère. Et une lancinante question la taraudait : comment se pouvait-il que cette Afrique qui la rendait personnellement si heureuse et l'emplissait d'un tel sentiment d'accomplissement puisse être en même temps pour beaucoup de ses habitants une terre de malheur ? Le sentiment de dépassement d'elle-même qu'elle éprouvait constituait-il le corollaire en quelque sorte nécessaire de l'écrasement vécu par certains autochtones ? En d'autres termes, ne vivait-elle pas autre chose qu'une situation de type néocolonial, jouissant de toutes les richesses et des privilèges du premier monde dans un pays dominé ?

Mais, arrivée à ce point de ces réflexions, Lisa se trouvait confrontée à un autre paradoxe, presque inavouable celui-là. Comme toutes les personnes de son milieu, elle était imprégnée d'un certain nombre de valeurs humanistes et progressistes, comme par exemple le refus de la corruption, du racisme, de la domination de genre et du sexisme, du colonialisme. Elle prônait la tolérance entre les cultures, l'amitié entre les peuples, l'égalité entre les hommes indépendamment de leur condition sociale, le droit d'accès pour tous à la santé, etc. C'est même ces principes généreux qui constituaient le moteur principal de son action en faveur du développement. Or, ici, au Mali, ceux qui voulaient mettre en application ces principes étaient volontiers considérés, avec un peu de méfiance voire de mépris, comme des idéalistes fantasques, auxquels la société opposait des puissantes résistances.

La population du pays restait en effet pénétrée d'une vision des relations sociales très différente de celle portée par intellectuels de gauche occidentaux. Dans l'esprit de l'écrasante majorité des autochtones, la société était profondément divisée selon les critères d'appartenance communautaire : ethnies, castes, famille élargie, sexe, religions, classes sociales... Les rapports de force et de domination parfois violents qui s'établissaient entre ces groupes pour le contrôle des terres, des richesses, de l'appareil d'Etat ou de l'aide internationale constituaient l'un des principaux moteurs de la vie sociale et politique. Quant aux individus, leurs stratégies personnelles étaient commandées par deux leviers principaux : d'une part leur solidarité affichée – et obligée - vis-à-vis de leur groupe d'origine ; d'autre part, la recherche plus discrète d'une intégration dans un groupe considéré comme plus riche ou plus puissant. Comme par exemple ces jeunes femmes noires pauvres rêvant d'épouser ou de devenir la maîtresse d'un « toubab », un expatrié blanc qui pourrait les couvrir de cadeaux et les ramener dans son pays. Dans ce contexte, l'affirmation d'un idéal de justice, d'égalité et de fraternité entre tous les êtres humains, indépendamment de leur statut ou de leurs origines, ne pouvait qu'être considéré, au mieux comme une bouffonnerie, au pire comme une menace directe contre les règles du jeu en vigueur. Et le pire, c'est que cet idéal était souvent rejeté par ceux-là même qui auraient dû y adhérer le plus naturellement, c'est-à-dire par les catégories les plus démunies ou dominées de la population.

De ce douloureux paradoxe, Lisa observa des dizaines d'exemples pendant son séjour.

Par exemple lorsqu'elle entendit ses collègues bambaras (les noirs du sud) dirent pis que pendre des touaregs du nord, considérés comme « voleurs », « pillards », « esclavagistes », qu'il fallait « mater ».

Ou quand, à leur tour, les touaregs du nord lui expliquèrent que les bambaras du sud étaient une bande d'animaux paresseux, qui aujourd'hui les dominaient, mais contre lesquels ils préparaient leur revanche.

Ou lorsque l'un des contacts maliens, haut fonctionnaire dans un ministère impliqué dans différents programmes de santé publique, lui expliqua, avec une parfaite bonne conscience, qu'il avait obtenu son poste grâce à l'intervention de son oncle secrétaire d'Etat, et qu'il s'activait aujourd'hui, à son tour, à faire rentrer ses neveux et cousins dans ce ministère. Un « bon » ministère, expliqua-t-il à Lisa, « grâce à l'aide internationale ». Et quand celle-ci essaya de lui expliquer, avec beaucoup de diplomatie, que les relations familiales ne jouaient en principe aucun rôle dans l'accès aux postes de la fonction publique dans les pays occidentaux, et qu'au contraire ce type de comportement népotique y était très mal vu, celui-ci lui répondit, avec une mine étonnée, un peu déçue, presque méprisante : « *mais alors, toi, tu n'aides pas ta famille ?* »

Ou lorsque l'un de ses collègues de mission, un vieux médecin belge qui avait traîné toute sa vie ses guêtres en Afrique, tint devant elle des propos extrêmement virulents, à connotation clairement raciste, contre le mode de fonctionnement de la société locale, où les mots de « voleurs », « paresseux », « corrompus », revenaient en boucle. Naïvement, elle pensait qu'il serait violemment rejeté par ses contacts maliens. Quelle ne fut pas sa surprise de constater au contraire que ce fut lui, qui, ayant sans doute les idées assez claires sur certains types de comportements locaux, parvenait le mieux à se faufiler dans les arcanes de la bureaucratie malienne, nouant avec ses homologues des relations particulièrement cordiales et obtenant aisément moyens et rendez-vous là où d'autres se heurtaient longtemps à la lenteur ou l'impéritie de leurs interlocuteurs !!



Où lorsqu'elle apprit la mésaventure de ce jeune coopérant français, arrivé au Mali pétri d'idées progressistes et égalitaires, et qui avait rapidement été mis en ban du village où il travaillait pour avoir prôné des théories trop émancipatrices, ayant ainsi enfreint sans s'en rendre compte quelques hiérarchies occultes.

Il y avait aussi ce compagnon de route malien de Lisa, qui dans chacune des concessions où ils arrivaient au cours de leur périple, invitait chaque soir deux ou trois de ses « petites cousines » locales à d'amicales soirées. Lisa, encore à l'époque d'une insondable naïveté, lui fit part au bout de 4 ou 5 jours de son étonnement admiratif de le voir ainsi disposer, dans toutes les régions du Mali, d'un réseau familial aussi étendu. Celui-ci éclata alors de rire, multipliant ensuite au cours des jours suivants les allusions salaces jusqu'à ce que Lise comprenne enfin, atterrée, qu'il ne s'agissait pas en fait, de « cousines », mais de jeunes prostituées locales – ou plus exactement de filles un peu délurées, désireuses de se procurer ainsi un peu d'argent de poche.

- *Mais tu ne peux pas faire des choses pareilles pendant une mission officielle !!*

- *Mais je fais toujours ça, et ça n'a jamais posé aucun problème. Et puis, les filles sont contentes, je leur amène des petits cadeaux de Bamako et elles ont besoin d'argent...*

- ....

- *D'ailleurs mes cousines trouvent Peter très mignon (Peter était le biologiste anglais parti en mission avec Lisa). Je lui ai proposé de venir passer la soirée avec nous. Elles vont lui préparer un bon dîner. Il avait l'air très content...*

- ....

Bref, Lisa dut beaucoup en rabattre, au cours de son voyage au Mali, sur ses illusions de progressiste occidentale. Elle était féministe, et voyait les hommes et surtout les femmes du pays souscrire avec enthousiasme à un schéma de domination de genre honni par elle ; elle rejetait l'héritage de la colonisation, et constatait que ses interlocuteurs maliens appréciaient surtout en elle son statut de représentante d'un système d'aide au développement de type néo ou postcolonial dont ils espéraient tirer avantages et prébendes ; l'intégrité dont elle était si fière apparaissait à ses interlocuteurs comme la marque d'une insigne naïveté, voire même d'un égoïsme coupable puisque cela la conduisait à refuser d'aider les membres de sa propre famille à accéder à des postes avantageux. Elle aimait indistinctement tous les maliens en tant que membres égaux de l'humanité, et elle constatait qu'ils se détestaient entre eux en tant que membres de communautés rivales et hiérarchisées par des rapports de force. Bref, les valeurs de facto dominantes dans la société malienne étaient exactement aux antipodes de celles de l'humanisme progressiste au nom desquelles elle était venue aider ce pays...

Pire encore, elle se rendait compte que pour mener à bien sa mission, il lui faudrait abandonner ou du moins mettre sous le boisseau une partie de ces valeurs, faute de quoi elle risquait d'être marginalisée par ses interlocuteurs maliens en tant qu'idéaliste blanche naïve, ridicule, et inutile voire dangereuse pour leurs propres intérêts personnels.

Elle aurait pu se laisser alors aller à une attitude d'amertume et de ressentiment, un peu comme le jeune coopérant européen à l'idéalisme déçu dont l'histoire lui avait été racontée, si, à son retour à Bamako elle n'avait rencontré Catherine.

Catherine T. faisait partie de ces quelques dizaines de familles qui avaient établi leur pouvoir sur le pays depuis l'indépendance. Nièce d'un ministre de Moussa Traoré, élève plutôt brillante de l'école des jésuites de Bamako, elle avait été envoyée faire ses études de médecine en France. Etudes d'ailleurs très convenablement réussies, couronnées par un diplôme de médecin généraliste, qui lui avait permis – le nom et l'influence de son clan aidant – d'être embauché dès son retour au ministère malien de la Santé. Elle y avait fait une carrière rapide, qui ajoutée à la richesse de sa famille, actionnaire principale de l'une des plus grandes entreprises cotonnières du pays, lui permettait de vivre une existence de grande bourgeoise. Entouré d'une domesticité nombreuse, elle habitait une coquette concession dans le quartier chic de Badalabougou, où la bourgeoisie malienne cohabitait avec les expatriés.

Mais tandis que la plupart des membres de sa famille se laissaient bercer par une agréable existence de hauts fonctionnaires ou de rentiers indolents, Catherine s'était littéralement prise de passion pour son métier. Tandis que son cousin germain assouvissait sa passion pour le ski à Megève ; tandis que son frère aîné menait une existence confortable de premier attaché d'ambassade à New-York ; tandis qu'un autre cousin trempait dans de très louches et juteuses affaires d'exploitation de mines d'or dans le sud du pays en association avec un conglomérat russe également impliqué dans la contrebande d'armes ; tandis que sa sœur, directrice-adjointe d'une grande société publique de mise en valeur agricole, préférait visiblement les missions officielles en Argentine ou en Italie à la présence quotidienne dans son bureau de Segou, Catherine se consacrait corps et âme à son travail, qui consistait, en gros, à réduire l'incidence de la malaria, de la lèpre et de la bilharziose sur les enfants maliens. Que de soirs on voyait encore briller la lumière dans son bureau au troisième étage du ministère, occupée à boucler les derniers détails d'une campagne d'éradication de moustiques porteurs du palu, tandis que ses collègues se pressaient au même moment à un luxueux cocktail offert par l'ambassade de France ! Et quand elle s'absentait de son bureau, ce n'était pas pour participer à un séminaire-prétexte de l'ONU dans un grand hôtel de Fez ou d'Athènes, mais pour aller inspecter, au milieu des marais infectés du delta du Niger, la mise en place des dispositifs d'assainissement anti-paludiques.

Le plus extraordinaire, et plus émouvant peut-être, c'est qu'elle ne se rendait même pas compte elle-même qu'elle était une femme honnête, presque une héroïne. Elle aimait simplement soigner les gens et permettre aux enfants de grandir en bonne santé : c'était pour elle une joie aussi naturelle que pour ses proches la fréquentation des plages de Rio ou des restaurants de luxe parisiens. Quant à détourner à son profit une partie des programmes d'aide international, l'idée ne l'en effleurait même pas, tout simplement parce qu'elle était déjà riche, qu'elle n'aurait pas eu le temps de dépenser cet argent, et qu'un vieux jeans de toile lui suffisait pour se protéger des moustiques le long des rives boueuses et infectées du fleuve Niger lors de ses visites aux villages impaludés.

Pour les promotions dans les équipes qu'elle dirigeait, même honnêtement spontanée : elle désignait d'emblée, avec une sorte d'enthousiasme sans arrière-pensées, la personne qui lui paraissait la plus

dévouée ou la plus compétente, sans même se souvenir qu'un oncle haut placé lui avait téléphoné la veille pour lui recommander son fils, et sans même avoir conscience d'obéir ainsi à une rigoureuse éthique du mérite : elle pensait, elle sentait que la personne qu'elle avait choisi la seconderait activement dans sa mission sacrée, et cela suffisait à lui dicter naturellement son choix.

Et le miracle, surtout dans un pays si terriblement rongé par la corruption et le népotisme, c'est que cela fonctionnait parfaitement : sa famille, la considérant comme une sympathique excentrique, avait cessé d'attendre d'elle qu'elle participe comme les autres au renforcement de la mainmise de son clan sur le pays ; ses collègues et ses supérieurs, sans doute un peu honteux de leur propre comportement face à une femme aussi spontanément honnête, ne lui tendaient que rarement des chausse-trappes, résignés à voir la partie de l'aide internationale qui passait par ses mains être gaspillée dans le lancement de véritables programmes de lutte contre la bilharziose plutôt qu'utilement consacré à l'achat de luxueuses voitures de fonction. Et son mode de sélection hétérodoxe de ses subordonnés, fondé exclusivement sur le mérite, avait soudé autour d'elle l'équipe la plus compétente, la plus honnête, et la plus dévouée du ministère malien de la Santé. Et bien sûr, cette situation n'avait pas non plus échappé aux organisations internationales, qui, heureuses de pouvoir disposer dans le pays d'un partenaire fiable, orientaient volontiers les financements vers son équipe. Bref, Catherine avait enclenché autour d'elle une dynamique positive du dévouement et du progrès exactement comme tant d'autres autour d'elle alimentaient par leur attitude indigne un climat de corruption et d'égoïsme.

Et c'est avec cette femme que Lisa devait maintenant, pour terminer sa mission exploratoire, mettre en place l'une des parties les plus délicates et dangereuses de son programme : le lancement de tests en grandeur réelle de nouveaux médicaments.

Ces tests concernaient essentiellement, à ce stade du projet, trois médicaments : un sérum antipaludique mis au point par Pfizer, dont l'utilité pour juguler des crises graves était presque prouvée, mais dont certains effets secondaires étaient encore mal connus ; une molécule susceptible de ralentir considérablement l'infection de la bilharziose, développée par Merckx, mais dont on craignait qu'elle n'entraîne parfois une dégénérescence du foie ; enfin, un vaccin expérimental de Sanofi contre certaines infections virales proches du virus Ebola, dont l'efficacité n'était pas encore entièrement prouvée.

Dans tous les cas, Lisa était confrontée au risque, en cas d'échec ou d'effets secondaires indésirables – évidemment déjà par eux-mêmes préjudiciables – de voir se développer, anticolonialisme mal compris et théories du complot aidant, toutes sortes de rumeurs dangereuses pour la poursuite du projet : l'OMS aidait les grands laboratoires à tester leurs médicaments dangereux sur les enfants africains ; les riches pays blancs se réservaient les meilleurs médicaments, ne laissant aux africains qu'une « sous-médecine de nègres » ; les impérialistes et les sionistes inoculaient massivement aux jeunes noirs musulmans de nouvelles maladies pour les empêcher de s'opposer à leur complot de domination mondiale ; les entreprises minières suisses voulaient exterminer la population du delta du Niger pour les remplacer par des ouvriers chinois afin d'exploiter plus tranquillement les mines d'or et de cobalt de la région... Toutes ces rumeurs n'avaient évidemment aucun sens, mais l'expérience montrait pas contre qu'elles pouvaient se propager très rapidement, avec des conséquences fatales pour la poursuite du projet.

Depuis des semaines, Lisa réfléchissait avec anxiété à ces risques et aux moyens d'y faire face. Elle s'ouvrit de ses préoccupations à Catherine.

- *Le mieux, à mon avis, serait de procéder le plus discrètement possible après de petits échantillons de populations très isolées, afin de limiter le risque de levée de boucliers en cas d'échec.*
- *Non, je ne pense pas ce que soit une bonne idée,* répondit Catherine avec son habituelle franchise.
- *Mais pourquoi ?*
- *C'est justement si tu cherches à cacher les choses, à procéder de manière semi-clandestine, que tu alimenteras les soupçons et les rumeurs.*
- *Mais personne n'en saura rien...*
- *Bien sûr que si !! Qu'est-ce que tu crois ?? Ce genre de nouvelles se diffuse à la vitesse de la lumière ici !! Et si par malheur un des enfants meurt, tu es sûre d'avoir le lendemain sur campagne de presse dans tout le pays. Je vois d'ici les titres : « les médecins de la mort blancs inoculent de virus d'Ebola aux enfants maliens ».*
- *Alors, qu'est-ce que tu proposes ?*
- *Exactement le contraire de ce que tu voulais faire : dramatiser au maximum, pour acquérir l'image de sauveur des enfants.*
- *C'est-à-dire ?*
- *Eh bien, prends par exemple le médicament le plus avancé, celui dont les effets sont presque assurés. Lequel est-ce ?*
- *Je dirais, le sérum contre les crises aiguës de palu.*
- *Très bien en plus, c'est une configuration excellente, car c'est un cas dramatique de sauvetage d'enfants, un peu comme le sérum de Pasteur contre la rage. Alors, regarde ce que je te propose.*
- *Je t'écoute.*
- *Dans le nord du pays, entre Mopti et Tombouctou, il y a des villages lacustres totalement infectés par le palu. Quand la saison des pluies commence, l'endémie atteint un pic avec la prolifération des moustiques, et il y a des gamins qui meurent tous les jours d'une crise violente.*
- *Je sais bien, c'est même pour ça qu'on a développé le sérum.*

- *Eh bien voilà : tu attends la saison des pluies, tu arrives avec tes équipes et des vaccins à Bamako. Moi, en attendant, je serai allée visiter quelques-uns de ces villages où les anciens me font confiance pour les prévenir.*
- *Les prévenir de quoi ?*
- *Eh, bien que tu vas arriver avec tes médicaments miracles pour sauver leurs enfants. Mais moi, je le dirai que tu ne viendras que s'ils te demandent de le faire.*
- *Mais comment feront-ils ?*
- *C'est simple. Lorsque tu seras arrivée, j'aurai un peu dramatisé dans les medias l'épidémie de palu avec l'aide du ministre de la santé. C'est un lointain cousin, il est de la même ethnie que moi, il ne pourra pas me refuser ça. Tout à coup, j'annonce que qu'une mission de l'OMS va arriver avec des remèdes-miracles. Tout le monde t'attendra alors comme le messie.*
- *Et après ?*
- *Tu arrives effectivement 48 heures plus tard avec ton équipe et tes médicaments. On t'attend à l'aéroport avec la télé et le ministre. Et puis, tu fais une conférence de presse en disant qu'effectivement les médocs sont là, mais que tu hésites à les utiliser parce qu'il y a un risque d'effets secondaires et que c'est encore un peu tôt pour essayer. Bref, tu te fais prier.*
- *Et alors ?*
- *Il y a un débat national enflammé. Là-dessus, mes amis les chefs de village du nord viennent parler à la télé en expliquant que 100 enfants sont en train de mourir chez eux et que ça serait criminel d'hésiter. On va filmer les enfants malades et tout le monde te supplie d'essayer. Alors tu y vas et tu leurs files tes médocs. Mais tu es sûre du résultat au moins ? Je ne veux pas avoir une hécatombe de gamins sur la conscience. En plus, je risque mon poste là-dessus. Je n'ai pas que des amis, tu sais.*
- *D'après ce que je sais je pourrai sûrement en sauver 90 %, mais il risque d'y avoir 1 % ou 2 % de complications...*
- *Bon, 1 % ou 2 % pour 90 gamins sauvés, ça vaut la peine de tenter le coup.*
- *Et s'il y a des effets secondaires ?*
- *On envoie la télé filmer les gamins qui sont guéris, les mamans en larmes qui te bénissent, et on va ensemble visiter les autres à l'hôpital pour consoler les familles.*
- *Mais on ne risque pas d'incidents ?*
- *Pas dans ces villages, je connais les chefs, je m'arrangerai avec eux pour que ça se passe bien. Si en plus tu sauves 9 enfants sur 10, tout le monde te sera vraiment reconnaissant. Et puis, si ça marche, tu*

*as une bonne tête de blanche gentille, tu deviendras une sorte de nouveau docteur Schweizer femme, et tu pourras tester ensuite tous les médicaments que tu voudras, tu seras accueillie à bras ouverts.*

Lisa suivit les conseils de Catherine. A la saison des pluies suivante, son médicament miracle, qui sauva 80 enfants du palu au nord de Mopti, fit la une des journaux maliens. Elle fut immédiatement décorée de l'ordre national du mérite, et put ensuite tester régulièrement dans le pays les autres médicaments de son programme, développant au fil des années un nouvel ensemble de molécules, robustes, économiques, et à posologie simplifiée, permettant de lutter plus efficacement contre les maladies tropicales en milieu rural pauvre.

Mais en attendant, elle était retournée à Genève où elle prenait régulièrement des cours particuliers de tango avec Pedro. Intéressée par le personnage, elle décida de l'intégrer peu à sa vie mondaine en l'invitant à quelques-uns de ses dîners en compagnie de l'élite de la diplomatie et de la fonction publique internationale de la ville.

Celui-ci, peu coutumier de fréquentations aussi placées, en eut la tête un peu tournée. Habitué à des succès faciles auprès de ses élèves ordinaires, il se méprit également quelque peu sur les sentiments que lui portait Lisa. Là où celle-ci n'exprimait que la politesse un peu sucrée propre à sa classe sociale, il crut voir une invite amoureuse. Il passa à alors à l'attaque d'une position qu'il pensait facile à prendre, en tentant un baiser au détour d'une figure un peu serrée. Mais Lisa, pétrie au fond des préjugés de sa caste, inhibée par son éducation reçue des sœurs catholiques, et au fond d'elle-même peu impressionnée par le parcours de ce petit maître de danse, lui signifia poliment, mais fermement, que leur relation devait selon elle se borner à une simple amitié. Pedro en conçut une blessure d'amour-propre qu'il prit pendant quelques semaines pour un chagrin l'amour avant de se consoler dans les bras d'une jeune informaticienne de Carouge.

Mais, pour Lisa, la question de trouver un compagnon du même niveau social et professionnel qu'elle restait entier...

(A suivre)